

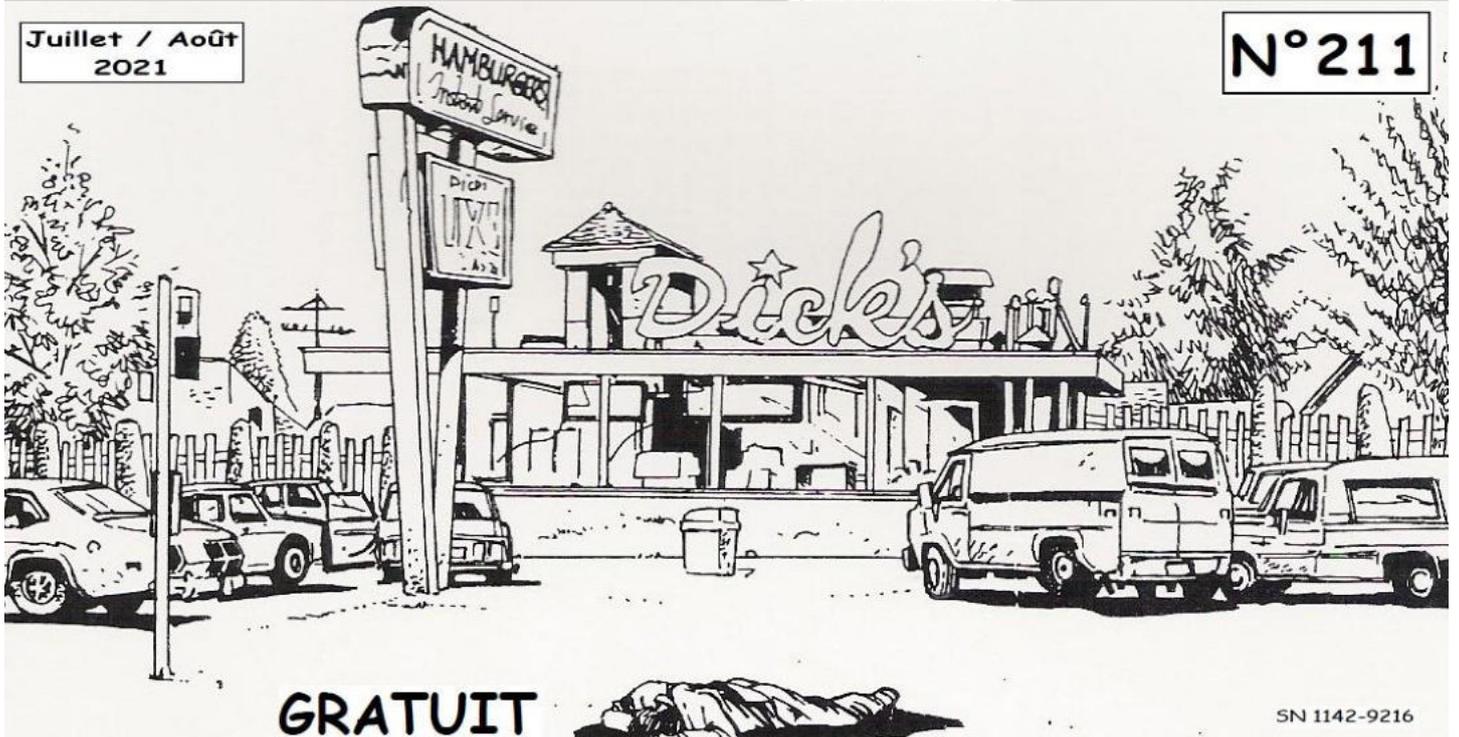
La Tête en Noir

Trophée du
Meilleur ouvrage
critique

PRIX
MAURICE RENAULT 2018

Juillet / Août
2021

N°211



GRATUIT

SN 1142-9216

LA CHRONIQUE DE JULIEN VEDRENNE

Paco Ignacio Taibo II : du polar sociétal au social polarisé

De Paco Ignacio Taibo II, l'amateur éclairé de romans policiers connaît son décalogue mettant en scène Héctor Belascoarán Shayne. Ce détective borgne forcément atypique, qui a bien des points communs avec un certain Corto Maltese ne serait-ce que par ses origines (c'est le fils d'un capitaine de marine basque et d'une chanteuse folk irlandaise, ce qui ne l'empêche pas d'être mexicain), est apparu pour la première fois en 1976 dans *Jours de combat* (*Días de combate*). On peut donc dire que le détective intuitif anarchiste est aussi un être universel. S'il a pris sa retraite en 1993 avec sa neuvième aventure intitulée *Adiós Madrid*, il a aussi vécu deux événements qui le mettent quelque peu à part dans la littérature. À l'instar de son prédécesseur Sherlock Holmes, il a vécu une mort et une résurrection (*Pas de fin heureuse* en 1981 puis *Quelques nuages* en 1985) et il a connu une autre éphémère résurrection, littéraire celle-ci, sous la double plume de Paco Ignacio Taibo II et du sous-commandant Marcos (*Des morts qui dérangent*, 2005). Rappelons que le sous-commandant Marcos est un militant altermondialiste affilié à l'Armée zapatiste de libération nationale. Et que dix ans après ce roman, il s'est rebaptisé sous-commandant Galeano, du nom d'un compagnon de lutte mort au combat. Cette ultime sortie à quatre mains est tout sauf illogique tant les combats de Héctor Belascoarán Shayne sont similaires à ceux de l'altermondialistes et à ceux de Paco Ignacio Taibo II. Le romancier hispano-mexicain né en 1949 à Gijón (ville d'Espagne où il fondera en 1988 la Semana negra) est une sommité dans le monde du polar engagé, et il ne cache absolument pas ses opinions politiques et son attirance pour un personnage iconique du Mexique, Pancho Villa (« Deux fusils, quatre pistolets/Et un couteau à cran d'arrêt/S'en vont à Guadalajara/C'est pour un fameux carnaval/Que s'avance ce arsenal/Qui a pour nom Pancho Villa », *Pancho Villa*, Serge Gainsbourg). S'il est en périphérie d'une autre série policière de l'auteur (« *Quatre amis de Pancho Villa* », deux volets à ce jour), il est surtout le centre de l'impressionnante biographie partisane (et assumée comme telle) intitulée *Pancho Villa : roman d'une vie* de mille cinq cents pages. Chez Nada, l'éditeur anarchique, il avait également commis une bande dessinée en noir et blanc à l'italienne avec pour com-

Suite page 3

LA CHRONIQUE DE MICHEL AMELIN

MADAME B OU LE PARATEXTE MENTEUR

« **Madame B** » de SANDRINE DESTOMBES est sorti chez Pocket après une première édition grand format chez Hugo Thriller, label de la maison d'édition Hugo & Cie créée en 2005 par Hugues de Saint Vincent (nous apprend Wikipedia) et dont le chiffre d'affaires progressa « de 89,5 %, passant de 15,3 millions à 29 millions d'euros en partie grâce au succès de la saga « **After** » de Anna Todd pilier de la new romance. Sur FYCTIA, la plateforme communautaire d'écriture lancée en 2015 par Hugo & Cie, Sandrine Destombes, après deux romans publiés dans de petites maisons, a participé au concours centré autour des quatre univers de la maison: New Romance, Young Adult, Univers Alternatif et Thriller en postant un chapitre dans cette dernière catégorie, soumettant ainsi son œuvre aux votes des autres membres de la plateforme. « L'auteur doit atteindre un certain nombre de likes et de partages pour pouvoir continuer à faire partie des candidats. En cas de victoire, l'auteur voit ses écrits publiés au format numérique voire papier par la maison d'édition ».

Tout ceci, on le lira plus tard dans une interview de l'autrice. Car le thème de son livre a retenu aussi l'attention du chroniqueur de la Tête en Noir. Et ceci au bout d'une bonne heure de consultation parmi la tonne de nouveaux romans policiers exposés par piles dans cette grande enseigne. « Mon Dieu ! pensait-il, le cœur serré par l'angoisse. Vais-je enfin trouver là-dedans une pépite, une originalité, quelque chose d'entraînant, voire de gai de moins de 400 pages ? »

Excellente quatrième de couverture :

« *Initiales BB.*

Blanche Barjac exerce un sale métier, c'est vrai, mais pour sa défense elle le fait proprement. Un cadavre dans votre lit ? Du sang sur vos carpettes ? Aucun corps, aucune trace ne

résistent à ses services de nettoyeuse chez RécureNet & Associés. Discrétion assurée, impunité à la clé (...) »

Chic ! On adore le cynisme. Il doit y avoir de l'humour noir. Fermons les yeux sur le slogan imprimé et idiot de France Bleu « *Après le Léon de Luc Besson, découvrez une nettoyeuse d'un nouveau genre : Madame B.* » et ouvrons-le sur celui en bas de la couv : « *Nettoyer des scènes de crime. Et rester en vie...* ». Emballé c'est pesé : voilà « Madame B » sous nos yeux mouillés d'excitation.

Tout commence bien. Blanche est donc une nettoyeuse trentenaire. Elle a pris la suite d'Adrian (73 ans) compagnon de sa mère, hélas suicidée d'une balle dans la tête deux ans auparavant parce qu'elle pensait devenir folle. Leur société « RécureNet & Associés » doit avoir une vitrine officielle (silence de Destombes là-dessus) mais ce sont les contrats officiels qui remplissent la tirelire. Des « contacts » font appel à Blanche pour nettoyer les scènes de crime (y compris le cadavre) et c'est le tueur Le Limier qui est son meilleur client. Ce type est prévoyant : il envoie, quelques jours auparavant par internet, un petit mémo avec la date, l'heure précise, l'adresse, l'endroit dans le lieu, la position qu'aura exactement le futur cadavre et l'arme utilisée pour le tuer sans oublier le poids et la taille du corps pour évacuation. A l'heure dite, après brainstorming avec Adrian qui vit avec elle, Blanche prend donc son bardas, son lève-personne (autre flou technique de l'auteur) son fourgon et s'en va faire son petit boulot. On peut mettre le cadavre dans un congélateur à deux places pour l'enterrer plus tard dans une forêt, où le couler dans le béton des fondations d'un chantier. Tout ça est vraiment sympa.

Hélas, trois fois hélas, à la page 32, Blanche découvre un foulard dans le sac de la victime qu'elle vient de congeler. Et ce foulard est celui de sa mère !

Déjà, on avait eu des doutes : notre héroïne est un peu apathique, prend des cachets, bref elle est dépressive et son beau-père est là pour la soutenir et surtout lui rappeler leur passé douloureux. Ce foulard devient une idée fixe : comment est-il arrivé là si ce n'est par la main même du Limier ? Or ce foulard, on s'en fout complètement page 32. On veut de l'ACTION ! Car nos deux compères s'installent pour des plombes à discuter du foulard et des suspects, ceci permettant à l'autrice de retracer la grande détresse psychologique dans laquelle se trouve





son héroïne. Un minable message internet semble évoquer un chantage ? Blanche se lance dans la consultation acharnée de son fichier des indices-preuves qu'elle a récoltées en douce au cours de ses missions précédentes pour faire éventuellement plonger

ses commanditaires. L'Entité au foulard et au message internet rôde... et Adrian disparaît !

On en n'est qu'à la moitié du livre. Blanche ne va quand même pas soliloquer toute seule par la bouche de l'autrice ? Car, on se méfie : Destombes travaille en focalisation tellement interne que c'est plus sa voix de commentatrice qu'on entend. Ouf ! Comme elle n'a pas d'ami, B.B. contacte un doué en informatique pour son enquête. Cyril, style étudiant attardé mais gentil et joyeux lui devait un service après l'évacuation de sa culture domestique de cannabis. Il l'accueille et... c'est reparti pour un huis-clos un peu séducteur mais aux supputations encore plus plombantes où se mêlent les histoires de la maman et du Adrian disparu avec celles de contacts et de vieux contrats brumeux sur quelques morts et leur famille.

Finalement ce roman est une pièce de théâtre brechtien avec des indices que l'héroïne rongée par l'angoisse de devenir folle comme sa mère, sort du chapeau pour accuser de double-jeu des personnages qui ne sont pas là et qu'on ne connaît pas.

Finalement aussi, la quatrième de couverture n'est certainement pas de la plume de l'auteur (chez Hugo Thriller, on sait trousseur un argumentaire). Mais l'honnêteté nous oblige à citer la deuxième partie du quatrième de couverture qui laisse quand même deviner, un tout petit peu, entre lignes, mots et surtout style, le vrai thème : « ... Or, sur cette mission, tout s'est mis à dérapier. Que lui veut ce mystérieux maître chanteur qui semble tout connaître de sa vie ? Poussée aux limites de la folie, la jeune femme va devoir se pencher sur son passé, tout sauf irréprochable - les sales petits secrets, cachés sous les tapis... »

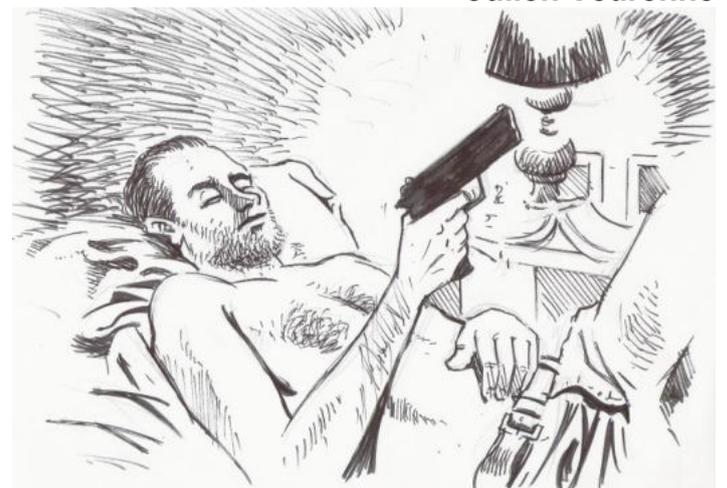
Ah ! Le paratexte qui avance, déguisé, pour séduire.

Michel Amelin

Suite de la page 1

plice au dessin Eko (**Pancho Villa : la bataille de Zacatecas**). Dans cette bande dessinée, le mythe se confrontait à des éléments picaresques. Et c'est bien ce qui semble plaire à un auteur qui en France est catalogué comme policier alors que la plupart de ses écrits sont ou politiques ou sociaux (à considérer que les deux soient dissociables). En début d'année, est sorti chez ce même éditeur, **Nada, Revenir à Naples**, une fable politique avec des anarchistes italiens qui sont venus s'installer à Veracruz (mais pas le Veracruz de *Ça commence à Veracruz*, de Don Siegel avec Robert Mitchum, Jane Greer et William Bendix), ont vécu nombre de désillusions et dont un survivant revient dans une ville napolitaine transformée par plusieurs décennies. Un roman tout empreint de mélancolie traduit par Sébastien Rutés, qui n'est pas qu'un excellent romancier (**La Loi de l'Ouest, Mélancolie des corbeaux, Mictlan**) mais également un fin connaisseur de la vie et l'œuvre de Paco Ignacio Taibo II. Il a en effet signé **Lénine à Disneyland : une étude littéraire sur l'œuvre de Paco Ignacio Taibo II**, chez l'éditeur marseillais **L'Atinoir** animé par Jacques Aubergy, et dont PIT II a été un des fondateurs. En 2011, y avait été publié **Irapueto, mon amour**, sous-titré « Petite épopée d'une mémoire ouvrière mexicaine ». L'ouvrage vient d'être republié, et il met un peu plus l'accent encore sur le devoir de mémoire du romancier. Car s'il y a bien une chose que le romancier hispano-mexicain, par ailleurs professeur d'histoire, a bien compris c'est que la lutte des classes est une lutte sans fin, et qu'on l'on a tôt fait d'oublier le passé. Passé qu'il anime avec brio tant avec des figures mythiques (Pancho Villa mais aussi Che Guevara) qu'iconiques fantasmées (Héctor Belascoarán Shayne) ou qu'anonymes (Doña Eustolia) avec un style brillant et partisan dans l'espoir vain d'éviter ses répétitions.

Julien Védrenne



MARTINE LIT DANS LE NOIR

L'île aux âmes, de Piergiorgio Pulixi, Ed. Gallmeister. Les éditions Gallmeister, la maison à la patte de loup, viennent enrichir leur ligne éditoriale de nouveaux horizons. Désormais, les spécialistes de la littérature américaine « wild world » s'ouvrent aux littératures d'autres pays, parmi lesquels, dans un premier temps, la Méditerranée, en particulier l'Italie et la Sardaigne. C'est là précisément que se déroule le roman de Piergio Pulixi, entre une Sardaigne contemporaine et une Sardaigne toujours en proie à des rites ancestraux et obscurs. Des meurtres rituels sauvages y sont perpétrés depuis des années. Ils touchent des jeunes femmes dont les corps ne sont jamais réclamés. Quand un nouveau meurtre survient, ce sont là aussi deux jeunes femmes qui se voient chargées de résoudre ce meurtre et tous les autres meurtres non élucidés. Il se dégage de ce livre une intense puissance occulte, amplifiée par le silence, les non-dits et les faux-semblants ambiants qui résonnent dans le parcours des deux inspectrices. Il s'agit là de la première enquête de Mara Rais et Eva Croce. Gageons qu'on les retrouvera bientôt dans d'autres volumes. (25,80 € - 536 p.)

Les prochaines parutions « hors US » de Gallmeister concerneront, d'Hélène Bukowski, « Les dents de lait », un roman traduit de l'allemand, et « Là où sont les oiseaux », un texte danois de Maren Uthaug.

Le bal des folles, de Victoria Mas, Ed. Albin Michel. A la fin du XIXe siècle, à la Salpêtrière, le professeur Charcot fait salle comble. On vient l'y écouter et surtout voir mener ses expérimentations sur des jeunes femmes enfermées, bien malgré elles, à ce qu'on appelait alors l'asile. Ces femmes sont considérées et diagnostiquées idiotes, épileptiques, ou encore hystériques. En tout cas, indésirables dans cette société très conventionnelle. Invisibles sauf une fois l'an, à l'occasion du bal des folles où, au prétexte d'abolir les barrières, les bien-pensants se repaissent de ces êtres exclus. C'est qu'il ne fait pas bon exposer ses idées lorsqu'on est une femme, alors des idées révolutionnaires, n'en parlons pas. Et encore moins afficher une liberté sexuelle face aux conventions de l'époque. Bref, encore et déjà, la vie des femmes est sous le boisseau et quiconque d'entre elles déroge aux préceptes se voit emmenée, bon gré mal gré, derrière les hauts murs de Sainte-Anne. C'est ce qui arrive à Eugénie que son père et son frère déposent, un soir après dîner, dans cet établissement. Elle y croquera Geneviève, l'infirmière

gardienne des lieux, elle aussi en proie à un passé et une histoire personnelle heurtés. On verra aussi Thérèse, ou encore Louise, autant de destins qui révèlent la condition féminine de ces années. Notamment. Et ce sont ces parcours croisés assez fascinants, qui tiennent le lecteur. On est ému, admiratif, solidaire face à la volonté d'émancipation, la lutte, l'opiniâtreté ou le renoncement de ces femmes qui emportent le lecteur. Lequel fera abstraction d'un procédé d'écriture un peu trop visible. Le livre a reçu, à sa sortie en 2019, le prix Renaudot des lycéens. Il a été adapté au cinéma par Mélanie Laurent (sortie septembre 2021 sur Amazon prime). Editions Poche. (7,40 € - 240 p.)

Les chiens de Détroit, de Jérôme Loubry, Ed. Calmann-Lévy. En 16 mois, sept enfants sont assassinés par un tueur introuvable, surnommé « le géant de la brume ». La tragédie se passe à Détroit, entre 1993 et 2000. Cette ville, symbole de la réussite automobile américaine, tombe peu à peu en décrépitude et voit sa population divisée par deux. Les enquêteurs restent bredouilles, qu'il s'agisse de Stan, policier déchiré entre vie familiale et professionnelle, et le FBI qui finit par lui retirer l'affaire. Et cette « plus grande faillite de la police de Détroit, comme le titrent les journaux, coûte au maire son fauteuil et à Stan son poste.

En 2013 – c'est là que le roman de Jérôme Loubry commence –, une jeune inspectrice arrête le meurtrier présumé. Sarah, c'est son prénom, a un lourd et douloureux passé qu'elle n'arrive pas à exprimer. Avec Stan, elle partage, outre le métier, une autre préoccupation : le mal d'enfant, lui parce que divorcé voit très peu son fils, elle parce qu'elle espère en vain tomber enceinte et vient de se faire larguer par son dernier fiancé en date. Alors, qu'on leur confie, à eux deux, de nouvelles disparitions d'enfants et qu'on réouvre le dossier irrésolu, les laisse dans le désarroi. En soi le propos n'a rien d'original : des flics cabossés, la violence miroir d'une société en déliquescence, des êtres en proie à leurs démons, tout cela contribue aux standards du roman noir. Ce qui est notable, dans le roman de Jérôme Loubry, c'est la façon, outre le style, de donner à voir et à entendre les émotions des personnages, leur questionnement métaphysique, leur sentiment de culpabilité et d'injustice. Au-delà de l'intrigue, cela donne un livre bouleversant avec des protagonistes très proches du lecteur. C'est noir. Et c'est beau. Ed Poche (7.40 € - 311 p.)

Martine Leroy

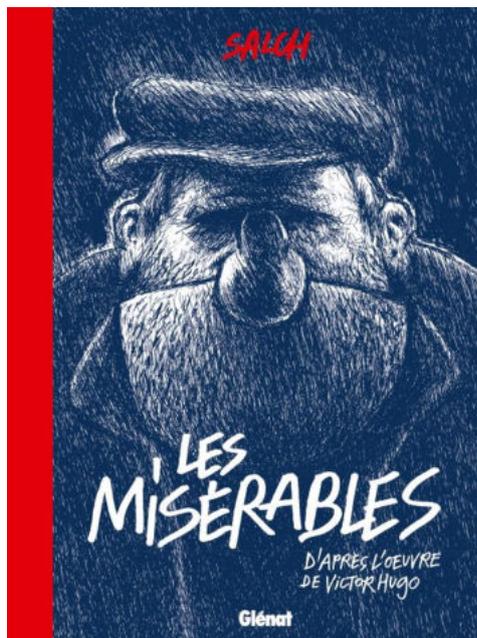
ENTRE QUATRE PLANCHES

La sélection BD de Fred Prilleux

Les Misérables, par Salch (Glénat)

et une vie d'huissier par Dav Guedin (Actes Sud BD)

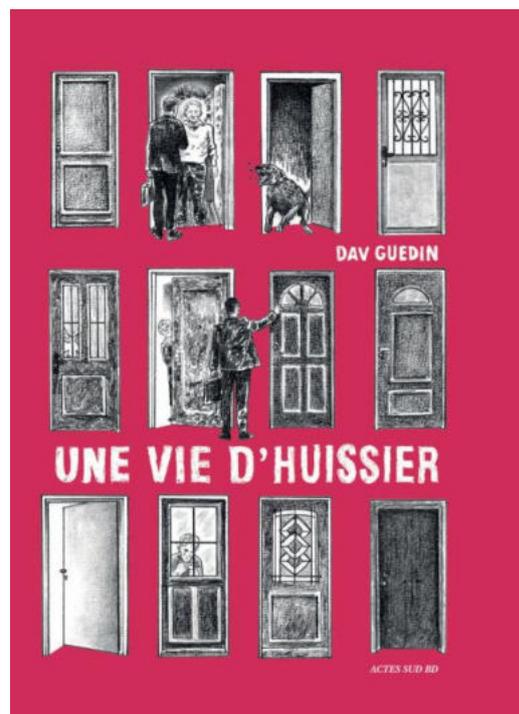
« Misère, misère ! C'est toujours sur les pauvres gens, que tu t'acharnes obstinément... » Co-luche avait raison et Victor Hugo avant lui . Deux albums brillants, aux tonalités bien différentes, viennent nous rappeler combien est l'Homme est un animal. Fragile...



Bon, le quignon de pain de Jean Valjean, le bain qui s'ensuit, l'errance à la sortie, l'acharnement de l'inspecteur Javert, le sauvetage de Cosette des griffes des odieux Thénardier, etc... tout le monde connaît l'histoire des **Misérables**, quoique... Si vous n'avez pas lu ce classique de notre Littérature Nationale Populaire (ouais, avec des majuscules), une bonne vieille adaptation en bande dessinée peut faire l'affaire, surtout à la manière iconoclaste mais respectueuse de l'esprit hugolien, d'**Erich Salch**. Mais attention les yeux (et les oreilles) : sa version à lui lorgne toutefois plus du côté du Professeur Choron que de l'Académicien Victor. D'ailleurs, Victor, c'est le prénom du rat qui se présente comme narrateur de cette histoire intemporelle, dès la première page, et c'est parti pour près de deux cents pages pleines de rage, de fureur et ... d'humour noir ! Graphiquement, on est en plein dans la famille Reiser – Vuillemin – Crumb – Schlingo , et si la trame narrative est fidèle à l'originale, elle est transposée à notre 21ème siècle pourri à nous, surtout dans ses dernières pages, où on s'attend presque à voir surgir Didier Raoult. Tout ça fonctionne à merveille et voilà un album mémorable de cette année 2021.

Les Misérables - Scénario et dessin Eric Salch, d'après Victor. Glénat, 2021 - 192 pages couleurs – 29 €

Le quotidien parfois misérable des gens est également au cœur de l'album **Une vie d'huissier** mais cette fois... tout est vrai puisqu'il s'agit de l'histoire authentique de Gilbert, cousin du père du dessinateur. **Dav Guedin** apprend un jour le décès de ce lointain membre de la famille, et découvre qu'il a laissé une trace manuscrite de sa vie entière, depuis l'enfance normande et rurale, jusqu'à ses derniers jours de cancéreux, en passant par ses années à exercer, donc, le métier d'huissier dans les années 80-90. Le récit alterne les séquences familiales et personnelles, moments intimistes forts, avec les interventions du « trio infernal » serrurier, commissaire de police et huissier de justice, chez les débiteurs. Ce sont les passages les plus saisissants et les plus poignants de cet album, ceux où l'humanité, la rage de vivre, celle d'en finir aussi, transpirent dans chaque planche. Le dessin en noir et blanc de Dav Guedin est d'un réalisme fort, dans la veine d'un Di Marco, en particulier dans ses gros plans, et particulièrement expressif, et inventif dans la composition des planches. Et il réussit à rendre un très bel hommage à un homme marqué chaque jour un peu plus par une profession très difficile. Une vraie découverte et un autre album majeur de cette année.



Une vie d'huissier - Scénario et dessin Dav Guedin. Actes Sud BD - 112 pages noir et blanc – 19,90 €

Fred Prilleux

LE BOUQUINISTE A LU

Le polar touristique : Sherlock Holmes et Medellin

Un peu de copinage de temps en temps, ça fait du bien. Et puis il s'agit de deux personnes qui ont transformé l'image que j'avais des éditeurs par leur humanité, leur écoute, leur générosité. Il s'agit de Pierre Laurendeau/Charmoz et Philippe Laguerre/Ward.

Sherlock Holmes et le trésor des Dolomites de R. Decarli et F. Torchio chez Gingko Noir, traduction : Pierre Laurendeau. Comme vous ne le savez peut-être pas, Pierre Laurendeau est un éditeur qui a longtemps eu Angers comme base de travail. Il a entre autres édité « Ernestine Chasseboeuf » (qui a son entrée dans Wikipedia) est un pataphysicien de cœur et a dirigé de nombreuses maisons d'éditions : Ginko, Le Polygraphe, Deleatur (qui a édité les deux premières anthologies d'imaJn'ère). Sous le pseudo de Pierre Charmoz il est écrivain de romans dédiés à ses trois passions : la montagne, la langue et l'érotisme. ET parfois les trois en même temps. Passionné du héros de Conan Doyle, Pierre Laurendeau a traduit un roman italien, pastiche de Sherlock Holmes où après une enquête dirigée de Baker Street suite à une visite d'un membre chevronné de l'Alpine club londonien, Sherlock et le Docteur Watson vont devoir se rendre dans une zone l'empire Austro-Hongrois qui n'est pas encore italienne dans les Préalpes orientales : les dolomites (le Trentin). Leur objectif est de retrouver les sacs à dos de l'association londonienne qui sont convoités par des indépendantistes indiens et des officiers rebelles hongrois. L'exercice est réussi, le canon respecté et nous serons témoins d'une ascension parsemée de péripéties montagnardes. Une occasion originale de s'insinuer dans l'Histoire troublée de cette région en cette époque et de faire du tourisme, puisque la région est magnifique. Un beau roman réservé aux fans des genres holmésien et montagne.

Comuna 13 de Philippe Ward aux éditions I Cal Ana (<https://urlz.fr/fZBZ>). Philippe Ward, directeur à la retraite des éditions Rivière Blanche est aussi écrivain. J'ai eu l'occasion de chroniquer ici-même les aventures de Lasser, le détective gaulois au service d'Isis au milieu d'un

XXème siècle uchronique et il est aussi l'auteur d'autres romans policiers qui se déroulent généralement sur ses coups de cœur géographiques : les pays Cathare, New-York et plus récemment Pérou et Co-

lombie. Philippe est un ardent défenseur de l'association imaJn'ère et d'ailleurs de toute initiative mettant en lumière les éditions « populaires », qu'il en soit chaudement remercié ici. 2012, Griselda Blanco, reine de la cocaïne est tuée par des sicarios (tueurs à gages), laissant vide un secteur commercial difficile à reprendre. Après des démêlés confus avec l'IGPN, Sébastien a préféré quitter la France pour la Colombie et plus précisément Medellin et y est devenu guide touristique avec une préférence pour le quartier populaire, vivant et pacifié de Comuna 13. L'intrigue policière est sympathique : une vendeuse d'aguapanela (eau, jus de citron, jus de canne à sucre pressée) avec qui il s'est lié d'amitié lui donne un bijou pré inca orné d'une magnifique émeraude en lui demandant de revenir le lendemain. Mais elle est tuée dans la nuit. Voilà Sébastien pris dans une tourmente de vio-



lence qui prend cœur dans... La recherche de l'Eldorado. Accompagnée de Maribel une ex-rebelle FARCS (au caractère bien trempé) et petite fille de la victime, notre héros va se voir poursuivre par des patibulaires en quête d'émeraudes et de trésor. Un joli road trip et surtout, surtout, une visite de la Colombie qui comme New-York a rendu notre écrivain addict ! Spécialités culinaires, street art, paysages, ambiances, humanité, tout est fait pour en fin de roman donner l'envie de visiter ce pays si décrié.

Jean-Hugues Villacampa

SPECIAL ETE : POLAR EN POCHE

Blood & Sugar de Laura Shepherd-Robinson. 10/18. En cette fin du 18^e siècle, Londres reste une place forte du commerce des esclaves malgré le travail de sape des abolitionnistes. C'est sur les quais de la Tamise à Deptford que le corps sans vie de Tad Archer, avocat-militant de l'abolition de l'esclavage, est retrouvé sauvagement torturé et marqué au fer rouge, tel un rebelle. Face à l'immobilisme des autorités locales, son ami le Capitaine Corsham n'hésite pas à affronter les bas-fonds de Londres et à s'opposer aux esclavagistes ayant pignon sur rue. Basé sur des faits historiques, ce roman fourmille de détails sur la vie quotidienne à Londres en 1781. Inédit. (460 p. – 21.90 €)

Norlande, de Jérôme Leroy. Points policier.

Fille de la ministre des affaires étrangères d'un petit pays scandinave, Clara, 17 ans, échappe de justesse aux balles d'un extrémiste raciste qui abat froidement des dizaines de militants de la paix sur une petite île. Huit mois plus tard, incapable de formaliser son traumatisme, elle confie à une lettre toutes ses angoisses, ses souffrances, ses peurs. Mais surtout, elle raconte sa culpabilité, son sentiment d'être responsable de cette tuerie. Inspiré par la tragédie de l'île d'Utoya (Norvège) en 2011, cet émouvant roman de Jérôme Leroy stigmatise les extrémismes qui frappent même les pays les plus paisibles du monde. (152 p. – 6.40 €)

Le jour où Kennedy n'est pas mort, de R. J. Ellory. Le Livre de Poche. Washington, 1964. Photographe free-lance pour plusieurs journaux, Mitch Newman apprend avec stupéfaction le suicide de Jean, journaliste d'investigation et surtout son unique amour de jeunesse. Quand il découvre qu'elle enquêtait à Dallas depuis novembre 1963 sur le Président Kennedy, il comprend que Jean ne s'est pas suicidée et il surmonte son immense douleur pour découvrir la vérité. Dans cette uchronie intellectuellement passionnante (l'attentat de Dallas a échoué), on croise Lee Oswald, Jack Ruby et bien sûr le clan Kennedy, affaibli par les frasques du Président mais aussi par les soupçons de fraude électorale. (576 p – 8.70 €)

L'ami imaginaire, de Stephen Chbosky. Le Livre de Poche. A peine installé avec sa maman dans une petite ville de Pennsylvanie, Christopher, sept ans disparaît pendant six jours dans la forêt qui borde la bourgade. Il réparaît sain et sauf mais ne fournit aucune explication. Lui seul sait les profonds changements liés à sa ren-

contre avec un ami invisible qui l'a rendu brusquement très intelligent et doté de pouvoirs surnaturels. Lui seul sera capable de sauver le village de la terrible menace qui pèse. Avec le talent d'un Stephen King, l'américain Stephen Chbosky vous scotchera avec cette exceptionnelle histoire fantastique de monde parallèle. Un grand moment! (984 p. – 10.90 €)



Son autre mort, d'Elsa Marpeau. Folio Policier. Alex est plutôt excitée à l'idée d'accueillir dans son gîte rural près de Nantes un célèbre écrivain en panne d'inspiration venu incognito se ressourcer. Mais quand il essaie de la violer, elle se défend et le tue à coup de pierre. Refusant de répondre de cet acte d'auto-défense, elle décide de cacher le cadavre et de continuer à faire vivre le mort via les réseaux sociaux qu'il affectionne. Et pour évacuer les moindres soupçons, elle choisit d'infiltrer les proches de l'écrivain et de choisir le coupable potentiel de sa disparition. Elsa Marpeau a concocté une habile intrigue aussi noire qu'immorale. (304 p. – 8 €)

Requiem pour une république, de Thomas Cantaloube. Folio Policier Dans la France de 1959 troublée par les désordres de la guerre d'Algérie, un contrat passé sur la tête d'un avocat lié à la cause indépendantiste se transforme en carnage. Un truand d'extrême droite à la solde du préfet Papon traque le tueur pour s'assurer de son silence tout comme un résistant corse pour le compte de la famille en deuil. Sans oublier le jeune flic chargé de l'enquête officielle. Ce roman politico-policier couvert de Prix littéraires traite d'un épisode peu glorieux de notre histoire. On y croise de vrais salopards et quelques hommes politiques qui ne font guère honneur à leur fonction. (540 p. – 9.20 €)

Jean-Paul Guéry

LE CHOIX DE CHRISTOPHE DUPUIS

Allez, c'est l'été...

Été = vacances = plus de temps pour lire (enfin on l'espère pour vous). Du coup une petite sélection de titres à emporter dans votre valise...

Pour les vacanciers qui aiment voyager léger, quelques bons titres sont sortis en poche ces derniers mois.

Pour commencer, les vénérables éditions Asphalte ont réédité *L'île invisible* de Francisco Suniaga. Alors si vous l'aviez manqué en grand format, il faut vous précipiter sur cette petite pépite. « L'île invisible », c'est Margarita, une île vénézuélienne, « paradis caribéen pour touristes européen » où Wolfgang Kreutzer, un Allemand y vivant, va se noyer en se baignant. Sa mère, ayant reçu une lettre anonyme disant que la femme de son fils aurait prémédité le meurtre, va y débarquer pour tenter de savoir ce qu'il s'est passé. Elle va fait appel à un avocat local/détective privé et... Rien ne va bien se passer. On ne vous en dit pas plus, il y a mille choses à découvrir dans ce court roman « gris », alors foncez.

Court aussi le *Mitclan* de Sebastien Rutès, dont nous vous avons vanté les mérites lors de sa sortie à la Série Noire. C'est une histoire bien noire, portée par une langue puissante, un des meilleurs titres francophones de l'année dernière et un triste portrait du Mexique.

Bien noir aussi, mais dans un genre radicalement différent, *La Transparence selon Irina* de Benjamin Fogel. L'auteur nous confiait il y a peu « Le roman noir est pour moi un terrain de jeu particulièrement propice au mélange des genres, comme peut l'être la science-fiction. On peut y

introduire de la critique sociale, du thriller psychologique, des histoires d'amour contrariées... Il est perméable à toutes les envies, à tous les univers. C'est le lieu idéal pour la rencontre entre l'intime et le politique ». Il l'applique dans ce roman intelligent qui questionne le devenir d'Internet et le rapport qui nous y liera. En voici une phrase d'illustration « Internet était devenu une zone de non-droit où les conditions générales d'utilisation de Google, Amazon et Apple et autres sociétés privées jouaient le rôle de nouvelles Déclarations des droits de l'homme ». Autant dire que c'est un livre bien pensé, une lecture indispensable.

Pour ceux qui peuvent se charger, place aux grands formats. Commençons par le plus épais, *Leur âme au diable*, où Marin Ledun s'attache à suivre les lobbyistes du tabac. Autant dire que c'est effarant et méchamment puissant. Et lorsque nous écrivons méchamment puissant, nous pensons au livre dans lequel Marin Ledun ne lâche rien sur près de 500 pages, mais aussi aux lobbyistes, pensez juste à cette remarque de l'auteur « On en arrive à un point où, le 16 mars 2020, au début d'une pandémie mondiale qui affecte les capacités pulmonaires des individus, au moment où la France confine la population, seuls les supermarchés et les buralistes resteront ouverts, et où vont émerger, dans la presse, des pseudos études scientifiques vantant les bienfaits de la nicotine afin de se prémunir de la Covid-19. Cela en dit long sur le pouvoir de cette industrie ». Bref, prenez votre souffle et plongez dans ce grand et fort roman.

Cinquante-trois présages de Cloé Mehdi est tout aussi bluffant. Pour son troisième roman la jeune auteure nous embarque dans une légère anticipation où une nouvelle forme de divinité – fini le monothéisme – régente la religion. L'idée est brillante, tout comme son traitement et Chloé Mehdi réussit à nous embarquer sur plus de 300 pages dans un livre qui nous interroge. C'est hors-normes, original, parfaitement construit et plausible, les personnages (et divinités) sont fouillés, c'est du grand art.

Christophe Dupuis

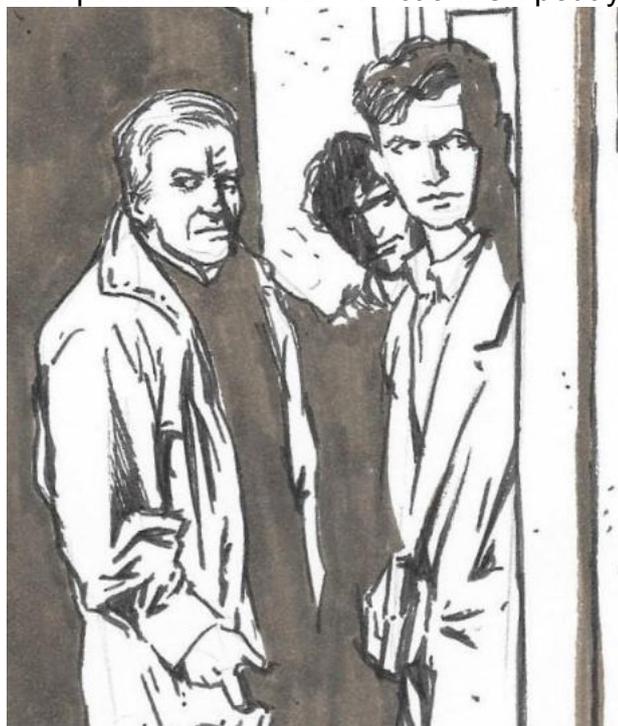
Francisco Suniaga, *L'île invisible*, Asphalte

Sebastien Rutès, *Mitclan*, Folio

Benjamin Fogel, *La Transparence selon Irina*, Rivages

Marin Ledun, *Leur âme au diable*, Gallimard

Cloé Mehdi, *Cinquante-trois présages*, Seuil



AUX FRONTIÈRES DU NOIR

Des romans de critique sociale qui mordent dans la couleur du noir et restituent la violence de notre société au quotidien...

L'Eau rouge / Jurica PAVICIC, Agullo (Agullo noir), mars 2021. (Traduit du croate par Olivier Lannuzel)

Silva Vela n'est pas morte. Silva Vela n'est pas vivante. Silva Vela, 17 ans, a disparu le 23 septembre 1989, dans la nuit lors de la Fête des Pêcheurs à Misto, petit village dalmate en bordure du littoral croate. Qu'est-il arrivé à Silva Vela ? A-t-elle été victime d'une rencontre malheureuse, a-t-elle fugué, faisait-elle partie d'un trafic de drogue à Split où elle étudiait... ? Nous sommes juste avant l'éclatement de l'URSS et la fin déjà programmée d'une Yougoslavie moribonde. Malgré les recherches méticuleuses et opiniâtres de l'inspecteur Gorki Sains, le corps de Silva n'est pas retrouvé et l'affaire va se finir dans une impasse. Emportée dans l'oubli des faits divers par la guerre serbo-croate, l'affaire est classée d'autant plus que Gorki Sains, pris lui aussi dans la tourmente, doit démissionner. Affaire classée mais pas pour la famille Vela dont, Mate, le frère jumeau de Silva va faire de ce drame familial le centre de sa vie. Persuadé de retrouver envers et contre tous une trace de l'existence de sa sœur, il va sillonner l'Europe à la recherche du moindre indice et du moindre signalement.

Ce roman magnifiquement agencé qui se déroule entre 1989 et 2017 est aussi la disparition du mode de vie encore traditionnelle d'une petite communauté avant les bouleversements dramatiques de l'Histoire de la Yougoslavie et un peu plus tard de l'industrie du tourisme qui va commencer à transformer le village et ses habitants. Jurica Pavicic nous décrit ainsi une transformation radicale de l'évolution de son pays et ce sur trois décennies à travers un fait divers qui retient en permanence l'attention le lecteur car il y a toujours un espoir de retrouver Silva vivante.

Chaque chapitre est titré du nom d'un des protagonistes de l'histoire. Le narrateur observe les pensées et les comportements de chacun, leurs réactions face à cette disparition, leur chagrin, leur besoin absolu de vérité. Même Gorki Sains, le policier qui cherche absolument à dénouer l'affaire, est un être bienveillant et humain à l'écoute de tous. Et le lecteur ne peut qu'entrer en empathie avec tous ces personnages.

Ce roman à l'écriture très fluide, écrit au présent, soutenu par une très belle traduction est une véritable « pépite » de l'Est dénichée par les édi-

tions Agullo.



C'est aussi une réflexion douloureuse sur le temps qui passe sans pour autant pouvoir effacer les souvenirs enterrés, les ressentiments anciens et les tragédies toujours à vifs mais qui finit malgré tout par éroder les vies. Le tout dernier chapitre est magistral en ce sens et se termine par une note... d'espoir très émouvante !

Ce roman, sélectionné par le jury du Grand Prix de Littérature Policière 2021, a reçu en 2018 le prix Ksaver Sandor Gjalski du meilleur roman croate et le prix Fric de la meilleure fiction en 2019.

Alain Regnault

(Sur le même ouvrage, lire la chronique de Jean-Marc Laherrère dans le N°210)



la Sadel
Coopérative au service des savoirs
7 rue de Vaucanson - Angers -
Tel 02.41.21.14.60 et www.sadel.fr

LA PAGE DE JEAN-MARC LAHERRERE

Les vacances approchent, un peu d'humour ne fera pas de mal dans un océan de noirceur.

Commençons en Irlande avec un revenant, **Adrian McKinty** et son flic catholique en Irlande du Nord Sean Duffy dans **Ne me cherche pas demain**.

Sean Duffy n'a pas la vie facile. Personne ne l'a du côté de Belfast en 1983, mais quand on est flic, irlandais, catholique, il vaut mieux vérifier sous sa voiture tous les matins qu'il n'y a pas de bombe. Quand en plus on est grande gueule et mal vu de sa hiérarchie, les choses se compliquent. C'est comme ça que Sean se fait virer et passe ses journées à boire. Jusqu'à ce que le MI5 viennent le chercher. Dermot McCann, artificier génial de l'IRA, évadé et parti s'entraîner en Lybie préparerait son retour. Dermot était à l'école avec Sean, et Sean est un bon, un très bon flic. C'est peut-être le seul qui a une chance de le retrouver avant qu'il ne frappe un grand coup. Plus au sud, Thatcher est en train de briser les mouvements ouvriers, dockers et mineurs.

La littérature noire irlandaise a une façon unique de décrire les pires horreurs en gardant lucidité désespérée, humanité et sens de l'humour. Une



excellente intrigue, à double détente, des personnages que l'on adore, Sean Duffy en tête et la peinture de l'horreur d'une guerre que l'on a déjà oubliée, mais également celle de la misère sociale de l'Irlande du Nord. La connerie des argumentaires des uns et des autres (la visite d'un membre du clan Kennedy est à ce titre particulièrement réussie), la connerie encore plus grande d'une répression aveugle qui précipite des jeunes dans les rangs de l'IRA par brassées, mais également des petites pourritures qui, là comme ailleurs, profitent des plus faibles pour les exploiter. Bref, du grand roman noir, désespéré et drôle, du 100 % irlandais.

Pour rire aux éclats, rien de mieux que les deux privés les plus politiquement incorrects du polar, j'ai nommé Hap et Leonard de **Joe R. Lansdale** qui sont de retour dans **Le sourire de Jack Rabbit**.

Hap et Brett ont finalement décidé de se marier. Et c'est au moment de l'arrivée des invités que débarque un couple improbable, Judith Mulhane, et son fils Thomas qui porte un teeshirt clamant « *White is right* ». Mauvaise pioche, car parmi lesdits invités se trouve, entre autres, le charmant Leonard qui, comme les savent les lecteurs fidèles, est noir, homosexuel, spécialiste d'arts martiaux et soupe au lait. Malgré un mauvais départ, ils arrivent à embaucher nos amis pour retrouver leur sœur Jackrabbit dont ils n'ont plus de nouvelles depuis quelques semaines. Une jeune femme qui semble s'être détournée de Dieu (quelle horreur) et pourrait même avoir eu des relations avec des n..., enfin, vous, savez, des gens comme ça. Parce qu'ils payent, parce que l'argent n'a pas d'odeur même si, on s'en doute, ni Brett, ni Hap, ni Leonard ne les aiment beaucoup, ils acceptent le boulot et vont se retrouver, une fois de plus, dans une petite ville texane qui est tombée sous la coupe d'un gros con raciste. La routine.

Il vous faut une lecture réjouissante, de belles scènes de baston et des dialogues qui vous feront éclater de rire ? Facile, il suffit de lire le dernier Hap et Leonard, le duo de privé le plus iconoclaste du polar. Comme un bonheur n'arrive jamais seul, en prime vous aurez le portrait d'une Amérique complètement paumée, livrée aux prédicateurs les plus tarés et aux manipulateurs populistes les plus cupides. Alors si vous n'avez pas le palais trop délicat et que des personnages qui appellent une bite une bite, font des blagues de cul et se réjouissent de tarter les gros cons comme ils le méritent ne vous rebutent pas, précipitez-vous, c'est le bon moment de ce début d'été.

Jean-Marc Laherrère

Adrian McKinty / **Ne me cherche pas demain**, (*In the morning I'll be gone*, 2014), Actes Sud/ Actes Noirs (2021) traduit de l'anglais (Irlande) par Laure Manceau.

Joe R. Lansdale / **Le sourire de Jack Rabbit**, (*Jackrabbit smile*, 2018), Denoël/Sueurs Froides (2021) traduit de l'anglais (USA) par Frédéric Brument.



DANS LA BIBLIOTHEQUE À PÉPÉ

**LE MOINE D'ASMARA, de G.-J. Arnaud.
Fleuve Noir Espionnage n° 1210 (1975)**

L'Érythrée est encore une province de l'Éthiopie quand commence l'intrigue de ce roman d'espionnage. Une équipe de scientifiques italiens creuse les terres éthiopiennes de cette région sécessionniste, alors en guerre ouverte et meurtrière contre le gouvernement, afin de répondre aux rumeurs de la présence de pétrole. Une explosion ravage leurs rangs, leurs équipements, leurs dossiers. Ne s'en sort qu'un pauvre bougre, bientôt isolé et traqué, autant par les rebelles, les agents de l'État que par certaines agences étrangères, bien décidées à pousser leurs pions sur cette partie de l'échiquier du globe. Serge Kovask, le Commandeur, toujours accompagné de son efficace Mamma, voyage en compagnie d'un sénateur vers ces lieux troublés, dans le but d'enquêter sur cette histoire. Le bureaucrate et notre héros sont en effet persuadés de dénicher les mains sales de la CIA dans cette affaire. Le survivant italien n'est qu'un lampiste, corrompu avant d'arriver sur le sol éthiopien. Les résultats des investigations des scientifiques sont-ils dictés par la CIA ? Les USA vont-ils s'engager à nouveau dans une guerre, sur la base de fariboles savamment conçues par des faucons de Washington ?

Et qui est ce mystérieux moine copte blond comme les blés dont on retrouve le sceau sur le haut de la cuisse — légère — de la fille d'un aubergiste ?

Le commandeur aura une fois de plus fort à faire dans ce nid d'espions, de révolutionnaires, de femmes fatales, d'hôteliers dépassés par les événements, dans un endroit difficile : terres désertiques et hostiles, famine, tensions internationales...

Un Espionnage de plus et une réussite de plus pour ces nouvelles aventures de l'agent secret « de gauche », Kovask. Notre Commandeur aura fort à faire pour tirer son épingle du jeu. *Le Moine d'Asmara*, c'est une enquête rythmée, qui pose fort bien son contexte spécifique, ne fait pas l'impasse sur l'horreur (notamment la brève visite d'un camp de réfugiés et l'émouvant médecin qui se dévoue, corps et âme, à tenter de sauver les enfants des ravages de la famine) et ménage de bons moments de suspense. L'histoire de l'Éthiopie, seule nation africaine à n'avoir jamais été colonisée, est esquissée, et l'influence italienne pré et post-Deuxième Guerre mondiale, est dépeinte avec réalisme, sans complaisance,

sans excès non plus en particulier avec le personnage de ce pauvre diable d'hôtelier, qui voudrait juste faire son beurre, mais se retrouve obligé de choisir entre les rebelles et le gouvernement. Sa fille, personnage brossé avec un trait un peu plus forcé, permet cependant d'offrir le portrait d'une jeunesse qui n'arrive pas à trouver sa place, dans un pays étranger, sans les liens qu'entretiennent les gens de la génération de ses parents.

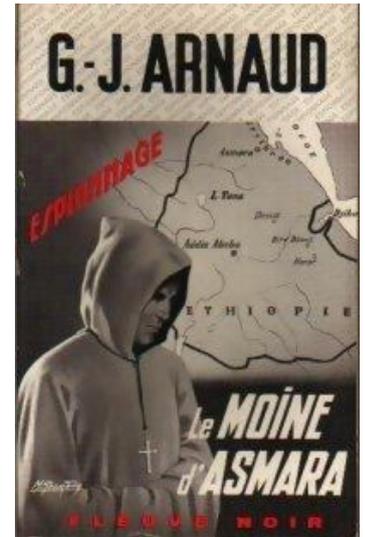
Kovask est rusé, la Mamma est une vraie virtuose du déguisement, il faudra au moins ça pour affronter la mafia, la CIA, les sécessionnistes, les agents de l'État éthiopien et les notables érythréens installés dans la région.

Un contexte peu courant, une destination moins typée pour un roman d'espionnage, mais une réussite de plus, donc, pour ce grand écrivain qu'est G.-J. Arnaud, capable de traiter avec autant de brio le Chili de Pinochet que l'Érythrée en guerre civile et tant d'autres endroits agités de par le monde, et toujours, toujours, avec ce facteur humain qui fait parfois défaut à ses confrères de la collection.

Julien Heylbroeck

Des nouvelles de moi, de Frédéric Dard. Fleuve Noir. Frédéric Dard a toujours écrit des contes et des nouvelles, sous son nom ou sous divers pseudonymes, abordant une diversité phénoménale de genres (noir, policier, espionnage, aventure, humour, léger) qui reflète bien l'incroyable talent de conteur du créateur de San-Antonio. Sous la houlette du spécialiste Alexandre Clément, Le Fleuve Noir nous propose pas moins de 88 nouvelles publiées entre 1940 et 1987 dans des revues aussi diverses que *L'An 40*, *Le Journal*, *Paris Soir*, *7 Jours*, *La Voix ouvrière*, *L'Echo de Savoie*, *Oh !*, *Pour rire* ou *100 blagues*. Un recueil qui souligne si besoin était l'immense talent d'écrivain de Frédéric Dard. (590 p. 24.90 €)

Jean-Paul Guéry



Rien à perdre, de Roberto Montana. Métallié Noir. Trois quinquagénaires argentins épris d'un vent de liberté programment un week-end sur une plage uruguayenne, fuyant un instant une mère éplorée, une famille déchirée et une femme adultère. Sauf que l'un des joyeux lurons oublie de prévenir les autres qu'il va traverser la frontière avec plusieurs kilos de came planqués dans la doublure de sa gabardine. Ils vont croiser la route d'une jeune femme enceinte, faire l'expérience de la trahison, négocier avec des tueurs de la pire espèce, tomber de charybde en scylla et s'enfoncer toujours plus profond dans un cauchemar sans fin. Un amusant road trip de Pieds Nickelés nullement préparés à cette drôle d'aventure (160 p. 18 €)

Gog Magog, de Patricia Melo. Actes Sud. Un brave professeur de biologie de São Paulo vit un calvaire permanent depuis qu'un nouveau locataire habite l'appartement au-dessus du sien. Chaque nuit, ce voisin sans-gêne accumule les bruits les plus insupportables comme la musique ou la télévision à tue-tête, les pas lourds et sonores ou les gémissements érotiques. De l'obsession psychologiquement destructrice à l'idée salvatrice du meurtre il n'y a qu'un pas que notre professeur franchit sans vraiment le vouloir. Rapidement confondu et emprisonné, il voit sa vie s'écrouler mais doit mettre au point une audacieuse stratégie de défense basée sur possible épilepsie audiogène. Un court roman délicieusement noir que n'aurait pas renié Edgar Allan Poe ! (152 p. – 17.80 €)

L'H CONFIDENCIAL N°132



El fanzine del « Club de Lectura de Novella Negra » de la Biblioteca la Bobila N°132 est entièrement consacré à Dominique Manotti avec une longue interview suivie du décortiquage de ses meilleurs romans. <http://bobila.blogspot.com/> (H. Confidencial – Biblioteca la Bobila – Pl. de la Bobila, 1 – 08906 L'Hospitalet. Espagne)

Les gagneuses, de Claire Raphaël. Rouergue Noir. Après un formidable premier roman mettant en scène Alice Yekavian (*les militantes* – Ed. du Rouergue), l'ingénieure de la police scientifique Claire Raphaël confirme tout le bien qu'on avait dit d'elle dans le N°204 de la Tête en Noir avec cette seconde enquête de l'experte en balistique. Elle est ici envoyée à La Rochelle avec

quelques collègues parisiens de la Brigade Criminelle pour confondre un trafiquant d'armes serbe soupçonné de l'assassinat d'un petit voyou. Sur place, l'interpellation permet de mettre en lumière une sordide affaire de prostitution mettant en cause de jeunes filles de l'Est. Si l'intrigue criminelle est solide et bien étayée par des procédures qu'on devine authentiques, on est sous le charme du style vraiment séduisant de Claire Raphaël. Elle sait trouver les mots justes évoquer une cité sinistre, ses habitants minés par la misère et les trafics ou ces adolescents usés par le dégoût. En dotant son héroïne d'une empathie dénuée de sensiblerie, elle réussit à décrypter la difficulté des relations entre la police et la société. Claire Raphaël mérite toute votre attention...

El Edén, d'Eduardo Antonio Parra. Editions Zulma. Dans un bar un peu miteux de Monterrey (Mexique), un professeur de lettres retrouve un de ses anciens élèves originaire comme lui de la petite ville d'El Edén.



Entre deux verres d'alcool, ils se remémorent une nuit particulièrement sanglante pendant laquelle deux familles mafieuses s'entretuèrent, provoquant de nombreuses victimes collatérales innocentes. Pour le jeune Dario, cette nuit d'horreur culmina avec la recherche éperdue de son petit frère et la disparition de sa jeune fiancée Norma. Pour son professeur, pris lui aussi dans les tirs croisés des factions rivales, cet épisode sonna le glas de son innocence et de sa foi en l'homme. Si l'élément central de ce roman reste la violence aveugle des narcotrafiquants qui bouleverse l'ordre établi, c'est le personnage de Morna qui devient le moteur principal du récit de Dario. Cette torride histoire d'amour entre deux adolescents tout juste sortis de l'enfance illumine cette terrible nuit de barbarie absurde dont l'auteur décrit avec minutie et empathie toutes les conséquences psychologiques (comportement, culpabilité, fatalisme) sur les braves gens qui essaient juste de survivre dans un pays gangréné par la misère et la corruption. Un excellent roman noir, plein de bruit et de fureur, de peur et de violence, de désespérance et de désillusion, et d'amour aussi. (338 pages – 21.80 €)

Jean-Paul Guéry

ARTIKEL UNBEKANNT DISSEQUE POUR VOUS

Sous le passé, la cave : Oxymort, de Franck Bouysse (J'ai Lu. 2020)

Oxymort n'est sans doute pas le roman le plus connu de Franck Bouysse, mais ce n'est pas pour autant le moins intéressant. Bien au contraire. En premier lieu parce que l'auteur y procède à un mélange des genres assez inattendu (on navigue ainsi du *Survival horror* au fait divers de type policier, en passant par l'histoire d'amour), mais aussi – et surtout – car il traite divers thèmes des plus sensibles, dont un en prise directe avec une actualité brûlante.

Un homme. Séquestré dans une cave. Sans savoir ce qu'il a fait pour mériter ça. Un autre homme. De l'autre côté de la porte. Qui joue au chat et à la souris avec son prisonnier par dessins interposés. Plus loin, quelque part dans la ville, une jeune femme surnommée Lilly. Et une enseignante prénommée Suzanne. La petite amie et une collègue de Louis, lequel apparaît donc comme le personnage central. Mais Louis a disparu.

Franck Bouysse avance ses pions méthodiquement et joue avec les nerfs de son lectorat en brochant par petites touches une série de portraits croisés en clair-obscur. Le passé de Louis s'ébauche peu à peu, entre ses propres réminiscences et les souvenirs de Lilly. Et plus la personnalité du jeune homme se précise, moins on comprend pourquoi il est retenu prisonnier. Ni flic ni voyou, il menait une vie paisible et ordinaire. Du moins avant de faire la connaissance de Lilly. Une rencontre décisive, pour lui comme pour elle. Alors Louis le captif s'accroche à l'image de Lilly comme un naufragé à sa bouée.

Pendant ce temps, le commandant Daniel Farque enquête. Car la disparition de Louis, qu'aucun signe avant-coureur ne pouvait permettre d'anticiper, a été signalée. Toutefois, le policier ne dispose d'aucune piste, hormis la voiture du jeune homme, retrouvée abandonnée sur un parking. Et cette bande enregistrée par la caméra de vidéosurveillance, sur laquelle apparaît Louis, mais aussi un autre individu non identifié. S'agit-il du kidnappeur ? Si oui, Farque parviendra-t-il à remonter jusqu'à lui avant... Avant quoi, d'ailleurs ? Quel est le but de cet enlèvement resté vierge de toute revendication ? Tandis que Lilly commence à désespérer, un jeu cruel se poursuit dans la cave, où Louis oscille entre abattement et révolte.

L'histoire des deux jeunes gens constituant la trame principale, on se demande parfois où vont conduire les apparitions de Suzanne, dont



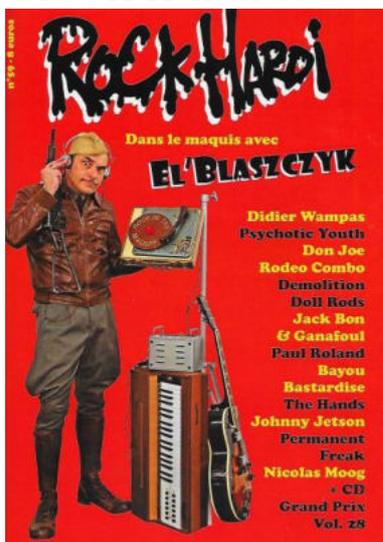
le rôle semble plutôt secondaire. Et la réponse apportée par une fin à la fois ouverte et fermée – à double tour – se révèle aussi effrayante que cohérente vis-à-vis de la thématique principale. Car contrairement aux apparences, les trajectoires de Louis et Suzanne ne sont pas parallèles, mais perpendiculaires.

Il existe en effet un autre prédateur. Un de ces hommes inodores, incolores et sans saveur auxquels on ne prête jamais attention. Et ils n'en sont que plus dangereux. Un de ces hommes obnubilés par leurs pulsions, prêts à mordre la ligne à tout moment pour assouvir leurs désirs quoiqu'il en coûte. Là se trouve justement la clé d'*Oxymort*. Cette clé utilisée par certains hommes pour enfermer « l'ennemi », puis pour forcer les serrures qui résistent et ouvrir la porte derrière laquelle se dissimule la proie. Cette clé qu'on appelle... « consentement ».

Oxymort n'est peut-être pas le roman le plus flamboyant de Franck Bouysse. Il faut dire que l'auteur, unanimement reconnu comme un des meilleurs stylistes du roman noir actuel, opte ici pour une écriture plus simple et directe qu'à l'accoutumée. Comme s'il avait voulu s'effacer derrière son propos pour lui donner davantage de force. Mais un roman de Bouysse, c'est comme le café italien. L'affaire sera donc plus ou moins corsée ou aromatique, mais toujours riche en noirceur et en amertume.

Artikel Unbekannt

Rock hardi n°59



L'inclassable **El'Blaszczyk Rock Band Himself** fait la une du numéro d'été de notre revue préférée et unique survivante des fanzines Rock du début des années 80. Il faut une belle abnégation pour résister à l'usure du temps qui passe et continuer contre vents et marées. Fabrice Ribaire, infatigable animateur de ce vénérable fleuron de la presse underground française, mérite toute notre admiration. Comme d'habitude ce numéro mélange avec bonheur Rock, BD et Littérature, sans oublier le CD 13 titres de rock (dont 8 inédits). A écouter en priorité le Glam-rock de **Johnny Jetson**, le son incisif de **Don Joe Rodeo Combo**, et le bon vieux Rock'n'Roll de l'ex-Ganafoul **Jack Bon & The Buzzmen**

Au sommaire de ce numéro d'été :

Interviews : El'Blaszczyk Rock Band Himself, Didier Wampas (interview 2021), Don Joe Rodeo Combo, Psychotic Youth, Demolition Doll Rods, Nicolas Moog, Jack Bon & Ganafoul, The Hands, Johnny Jetson, Paul Roland, Permanent Freak Records, Armand Brard (Bayou Bastardise).

Rubriques disques, livres, romans noirs, bandes dessinées, zines.

Inclus CD compilation Grand Prix Vol. 28 : El'Blaszczyk Rock Band Himself, Don Joe Rodeo Combo, Johnny Jetson, Psychotic Youth, The Hands, The Minerves, Paul Roland, Jack Bon & The Buzzmen. **13 titres dont 8 inédits** (El'Blaszczyk Rock Band Himself, Don Joe Rodeo Combo, The Hands, Paul Roland, The Minerves).

Edition limitée.

68 pages + CD 13 titres Disponible contre un petit chèque de 8 €. à Rock Hardi (Rock Hardi, 3C rue Beausoleil 63100 Clermont-Ferrand). Soutenez la presse parallèle, lisez et faites lire Rock Hardi !

www.rockhardi.com www.facebook.com/rockhardi

SCOPALTO

Rejoignez Scopalto, le kiosque numérique des revues artistiques, des magazines culturels et des fanzines créatifs.

Sous l'impulsion de sa dynamique fondatrice/directrice Laurence Bois, **Scopalto** donne accès aux derniers numéros ainsi qu'aux archives de plus de 500 revues et magazines. Les numéros sont disponibles au format PDF ou liseuse en ligne. **Scopalto** propose même un système d'alerte qui vous avertit dès qu'un numéro traite un sujet qui vous intéresse.

Offrez-vous une belle ballade parmi les titres proposés à la lecture dans des genres aussi différents que les arts, l'architecture, le design, la BD, la jeunesse, la littérature, la poésie, la SF, la philo, etc. Et le polar, bien sûr, représenté par **La Tête en Noir** mais aussi **Sang Froid**, **Alibis**, **813**. A noter qu'on trouve des dizaines de revues en lecture gratuite ! Connectez-vous sur

<https://www.scopalto.com/>

LES (RE) DÉCOUVERTES DE GÉRARD BOURGERIE

Mictland, de Sébastien Rutes. Edition Gallimard (2019)

Réédition collection Folio Policiers 2021

Sept. 2018, Mexique. Le Gouverneur est en campagne. Pour être réélu, il a intérêt à montrer un pays pacifié. Mais des bandes armées sèment la terreur. Les cadavres mutilés s'accumulent ; les morgues débordent. Cela fait désordre. Le Gouverneur est réaliste quand il dit : « Dans ce pays quand tu donnes une claque on te tue. C'est pourquoi il faut tirer le premier. » En l'occurrence, cacher ces 157 morts encombrants. L'astuce, les planquer dans un camion frigorifique pendant la campagne électorale. Deux types au passé louche sont embauchés : le Vieux et le Gros. La consigne : rouler sans trêve ; arrêts juste pour pisser et prendre de l'essence. Pourquoi avoir accepté ce sale boulot, « vu qu'un travail comme ça, ça vous tue ? ». Il faut bien vivre ! Partageant la même minuscule cabine, les deux forçats de la route se font des confidences. Gros se méfie du Vieux : « Et si ce con faisait une connerie ? Ne faut-il pas l'éliminer tout de suite ? » Le Commandant (chargé de mission du Gouverneur) n'hésiterait pas un instant ; Gros se retrouverait avec un cadavre de plus sur les bras. Or il tient à sa peau, il conduit avec prudence, sur une route droite, dans le désert...

Des événements imprévus viennent pimenter le voyage. Un matin, arrêt à une station-service. Profitant d'une seconde d'inattention des chauffeurs, un jeune gosse s'empare du camion : résultat un cadavre de plus dont on se débarrasse en le jetant dans les buissons tout en roulant. Le lendemain un étranger leur fait signe : il est tombé en panne d'essence. Monté dans la cabine, il se raconte : « Je suis archéologue, je fouille les ruines des civilisations disparues, j'étudie les rites funéraires, les sacrifices humains. La grande cité oubliée où résident les morts se nomme Mictland ». On roule quand tout à coup un pick-up fait une queue de poisson. Fusillade. Surviennent des militaires : fusillade... mare de sang sur la route. On roule. Mais un voyant rouge clignote : la réfrigération vient de tomber en panne. Arrêt forcé à un garage. Est-ce la fin du périple ? Pas tout à fait car des militaires les surveillent. Lentement, implacablement les cadavres « congelés » se putréfient. Il faut agir !

Une des clés de ce polar hors-norme nous est donnée par l'archéologue qui explique : « Chez les anciens mexicains, la momification servait à prolonger la présence des morts. On ne craignait pas de mourir ». Ainsi, Vieux et Gros compren-



ent que leur sort est scellé. « A quoi bon continuer à rouler, à quoi bon se poser des questions ? ». On voudrait répondre : ce sont ces mêmes interrogations que chacun se pose toute sa vie dans ce pays violent.

Trois temps rythment ce roman. Le temps de la tension : en permanence il faut conduire malgré la fatigue et veiller au grain. Dans ce camion « aux cadavres bien alignés, on se sent bien à l'inverse du monde extérieur où règne le chaos ». Le temps de la violence ; cette route sans fin réserve parfois de biens mauvaises surprises ! Le temps de la méditation : la route ici est une métaphore de notre commune destinée. Les deux comparses avouent : « La mort ne peut être pire que la vie dans ce pays. Ici tout est pareil... tant de morts, des jeunes, des vieux, des hommes, des femmes, des bons des méchants, c'est pareil » sauf pour ceux qui ont le pouvoir. Lisez *Mictland*, polar désespéré, sanglant et métaphysique. Vous vous en souviendrez longtemps.

Gérard Bourgerie

LA TÊTE EN NOIR

3, rue Lenepveu - 49100 ANGERS

RÉDACTION (par ordre d'entrée en scène) Jean-Paul GUÉRY (1984), Michel AMELIN (1985), Claude MESPLÈDE (1986 - 2018), Paul MAUGENDRE (1986 - 2018), Gérard BOURGERIE (1996), Christophe DUPUIS (1998), Jean-Marc LAHERRÈRE (2005), Jean Hugues VILLACAMPA (2008), Martine LEROY (2013) Artikel UNBEKANNT (2013), Julien HEYLBROECK (2013), Julien VÉDRENNE (2013), Fred PRILLEUX (2019), Alain RÉGNAULT (2020)

RELECTURE : Julien VÉDRENNE

ILLUSTRATIONS : Gérard BERTHELOT (1984)

N°211 – Juillet / Août 2021

Porkepî-copies



Les photocopies aux bons prix

A coté de GEMO

Près de Carrefour St Serge

02 41 32 37 58